



Synthese Analyse Rapide Genre – Est du Cameroun

Quelques indicateurs nationaux du Cameroun

- Population totale : 19 406 100 d'habitants (2010), 49,47% d'hommes, femmes 50,53%, 78% <18 ans
- Fécondité : 5.1
- 1 chef de ménage sur 4 est une femme
- 40% de chef de ménages femmes sont veuves (2010)
- Mortalité maternelle : 669 pour 100 000 naissances vivantes (2004).
- Mortalité infanto-juvénile, 122 ‰.
- Participation des femmes : 17 députés femmes contre 86 hommes (2012) – 13,1% de femmes parmi les conseillers municipaux
- Ratio filles/garçons : 85/100 au primaire (2010) ; 31/100 au secondaire (2008) et 72/100 au supérieur (2009)
- Taux d'achèvement du cycle primaire : 66,4% en 2008/2009.
- Taux de violence domestique : 432 000 viols commis dans les 20 dernières années. 20% de ceux-ci par des membres de la famille. Seulement 1 accusation sur 20 résulte en une condamnation.

La population de la zone d'étude (Timangolo, Mbile et Lolo) est composée des groupes ethniques Gbaya, Kako, et Mboussoukou essentiellement de confession chrétienne et des Peuls Mbororos musulmans. Les Gbaya, Kako et Mboussoukou sont les groupes ethniques originaires de la zone, il existe des fortes similarités entre ces groupes que ici on va appeler « autochtones ». Ces communautés autochtones sont à majorité d'obédience chrétienne, l'agriculture constitue leur principale occupation à côté d'autres activités secondaires comme la pêche, la cueillette, l'orpaillage.

L'Est du Cameroun a connu plusieurs vagues de peuplement avec l'arrivée des premières communautés peuls dans les années 1970, qui seraient venues de la partie Nord du Cameroun et de la RCA. En effet la richesse en eau et en pâturage de la zone attirait tout naturellement les éleveurs nomades et leurs troupeaux provenant de la partie septentrionale du pays et/ou de la RCA.

A Timangolo par exemple, les Gbaya constituent la population d'origine, les peuls étant arrivés à partir des années 1970. A ce moment le village s'appelait Ngoye, les habitants avaient alors demandé à ces nouveaux venus d'aller s'installer « sous les manguiers » qui veut dire Timangolo en langue locale. A l'arrivée des fonctionnaires venus créer l'école du village, le chef Gbaya était en campement agricole, ils trouvèrent alors les peuls sous « sous le manguiers » pour leur demander le nom du village, ceux-ci répondent « Timangolo » d'où le nom de l'école du village de Timangolo. Les peuls ont peu à peu développé le commerce et entraîné la naissance du marché de Timangolo. Le commerce aidant, la communauté « sous le manguiers » se développa à tel point que le chef du village a déménagé pour s'installer aussi à Timangolo.

Les peuls sont à l'origine des éleveurs nomades qui pratiquaient la transhumance Nord-Sud avec leurs troupeaux. On les retrouve dans plusieurs pays de l'Afrique de l'Ouest, de même qu'au Tchad, RCA, Soudan et au Cameroun. Ils pratiquent l'élevage des bovins et parlent le fulfulde et le songo.

Leur peuls sont de même groupe ethno linguistique que les réfugiés venant de la RCA.

Leur identité culturelle repose sur le « Pulaaku », un code socio culturel basé sur cinq (5) grandes valeurs : Le Seemtende (honte, calme), Nedhingo (respect), Dhowtago (soumission), Hakkiilo (l'intelligence, la ruse), Bernde (honneur). Le Pulaaku c'est une question de dignité et de capacité à cacher ses problèmes et ses sentiments, c'est pourquoi ils sont impénétrables, il est difficile de leur arracher un secret. Ce code est intimement lié au système de vie nomade, au sens de devoir envers les personnes âgées et les femmes et la généalogie, ce qui par ailleurs donne tout le sens aux mariages arrangés au sein d'une même famille et entre les familles. Le pullaku peut être sujet à diverses interprétations au sein de différents groupes de peuls à travers l'Afrique de l'Ouest. (Azarya 1999: 6-10). Ce code social a une influence déterminante sur les rôles et responsabilités

genre ainsi que les relations de pouvoir entre les hommes et les femmes au sein des familles et des communautés

Les rôles et responsabilités, de même que les relations entre les hommes et les femmes varient significativement selon les groupes ethniques et les confessions religieuses.

En termes de répartition du travail entre les hommes et les femmes on,

- le travail de la terre est pratiqué par les femmes et les hommes y compris les jeunes filles et les jeunes hommes chez les autochtones alors que chez les peuls c'est pratiqué uniquement par les hommes
- L'élevage et le commerce sont les activités principales des hommes essentiellement chez les peuls ; les hommes autochtones fréquentent les marchés pour revendre leur surplus agricole et s'approvisionner. Les femmes, les garçons et les filles des deux groupes ethniques pratiquent des activités génératrices de revenu.
- Les autochtones s'adonnent aussi à la pêche (femmes et les hommes) et à la recherche de l'or (les hommes et les jeunes hommes essentiellement).
- Les activités domestiques non rémunérées (cuisine, hygiène, corvées d'eau et de bois, lessive etc.) sont des tâches des femmes et des filles mais les garçons aident dans la corvée d'eau

Dans tous les groupes ethniques, les hommes contrôlent tous les biens stratégiques de la famille (terre, bétail, argent, éducation des enfants, accès aux soins de santé, etc.) et en conséquence ont le plein pouvoir de décision sur ces aspects. Quant à la femme elle contrôle les ustensiles domestiques, la gestion des rations alimentaires quotidiennes, l'eau et l'hygiène du ménage. Bien que les femmes et les jeunes disposent de cadre de regroupement (groupes de tontine pour les femmes, association des jeunes pour les hommes), ils participent peu ou pas du tout à la prise de décision au niveau de la communauté. Celles-ci sont prises par le chef de village entouré de son conseil et des notables du village.

L'agriculture reste le principal moyen de subsistance chez les autochtones, elle est pratiquée toute l'année aussi bien par les hommes que par les femmes. Les principales cultures sont essentiellement le maïs, manioc, arachide, pistache, banane, le tabac.

Une partie de la récolte est directement consommée mais le surplus est vendu au marché pour subvenir aux autres besoins de la famille. Les femmes et les filles ne possèdent pas la terre mais elles ont accès à des parcelles qu'elles mettent en valeur et disposent des productions à leur guise, en général revendent aussi une partie pour subvenir à leurs besoins propres.

Chez les peuls, les principales activités de production que sont l'élevage et le commerce sont pratiquées par les hommes. Les femmes assurent les tâches domestiques et quelques petites activités génératrices de revenu. Elles restent généralement à la maison et ont très peu accès à la sphère publique ni même au marché.

Une fille de 18 ans du village de Timangolo rapporte

Qu'elle a dû quitter l'école en 2010 après avoir fini le cycle primaire car il n'y a pas de collège à Timangolo et sa famille n'avait pas d'argent pour l'inscrire et la prendre en charge au collège de Boubara. Depuis sa famille lui a attribué un lopin de terre qu'elle cultive. En fonction de la quantité récoltée, elle cède une partie à sa famille et revend l'autre partie, ce qui lui rapporte en moyenne 20 à 25000 Fcfa, avec cet argent elle subvient ces besoins personnelles et investit une partie dans de petites AGR (vente de beignet).

Une autre fille a vécu la même situation, elle ajoute cependant que son petit frère, lui, aura la chance d'aller au Collège de Boubara cette année sans vouloir répondre à la question si cette décision est basée sur une Amélioration du revenu du ménage ou non.

À l'image des indicateurs nationaux le statut social de la femme au sein des communautés autochtones et peuls n'est pas enviable, elles ne participent pas aux prises de décisions touchant à la vie de la communauté. Elles ont accès à la terre mais ne les contrôlent pas, elles ne jouissent pas de l'héritage foncier de leurs parents et maris, cet aspect méritent d'être approfondis. Elles sont

reléguées au second plan, après les hommes. Leur accès à l'éducation est très limité car les parents favorisent l'éducation des garçons au détriment des filles (voir encadré ci-dessus). D'après les groupes de femmes et filles, même en cas d'assistance, elle est destinée d'abord au chef du village, ensuite aux hommes, les femmes et les enfants n'en bénéficient pas.

Les principales contraintes ressorties par les discussions sont liées à la pression des refugies sur les ressources locales (dégâts champêtres par les animaux, surexploitation des bois et du pâturage..). Dans toutes les deux communautés visitées, les refugies font le double, voire plus de la population hôte.

Les hommes ont ressorti un malaise quant à un partage inégal de la production entre les producteurs agricoles et leurs partenairesⁱ qui leurs empruntent les intrants agricoles

La crise en RCA et l'afflux de refugies n'a pas changé les rôles et relations ci-dessus. Les seuls changements positifs relevés est l'existence de plus de main d'œuvre pour le travail de la terre. Par contre tous les groupes consultés ont noté plusieurs impacts négatifs qui alimentent des tensions perceptibles entre les refugies et leurs communautés hôtes parmi lesquels:

- Accès aux soins de santé : les refugies sont soignés gratuitement dans les centres de santé existants, et les autochtones doivent payer leurs soins, longues files d'attente au centre de santé car les refugies ont la priorité
- Accès à l'EHA: les refugies disposent de plusieurs forages alors que leurs forages sont soit non fonctionnels soit inexistant ou ne suffisent pas. Ils sont « obligés de payer l'eau dans le forage des anciens refugiés et/ou d'utiliser l'eau des rivières polluées par les défécations des réfugiés ».
- Accès aux produits de base sur les marchés : avec l'arrivée des refugies, les prix des denrées ont augmenté significativement, exemple la tasse de couscous de manioc est passée de 500 à 2000Fcf),
- Pression sur les ressources en eau et le pâturage par les refugies et leurs animaux. Destruction des champs de cultures par les troupeaux
- Multiplication de cas de vols : sentiment d'insécurité au sein de la population autochtone qui attribue la recrudescence des vols à la présence des réfugiés

Tout ceci fait que la population autochtone envie les réfugiés qu'elle considère comme privilégiés et faisant l'objet de toutes les attentions à leur détriment.

Ressources et bibliographie

1. Rapport d'enquête Projet de Sécurité Alimentaire UNHCR/PU-AMI, Région Est et Adamaoua, Cameroun, mars 2014
2. Ministère de la promotion de la femme et de la famille MINPROFF -INS, mars 2012 : Hommes et Femmes au Cameroun, une analyse situation des progrès en matière de genre.
3. ACAPS, Cameroon, humanitarian overview, update of 09/09/2014
4. Eric Patrick FeubiPamenet Al, University of Yaounde II 2010: dynamique de la pauvreté non monétaire au Cameroun entre 2001 et 2007, <http://mpr.ub.uni-muenchen.de/32701/MPRA Paper No. 32701>;
5. Azarya 1999: 6-10
6. UNIFEM Report: Women's Health Study, Djohong District, Cameroon, 2009
7. (<http://www.refworld.org/cgi-bin/texis/vtx/rwmain?page=search&docid=4a262357c&skip=0&query=%20sgbv&coj>) IRIN and GTZ
8. (EDS-MICS 2011.)

ⁱ Ils existent plusieurs projets intervenant dans la zone en appui à l'amélioration de la production agricole, les participants au groupe de discussion n'ont pas pu citer nommément le ou les projets partenaires en question.